

## Question d'éthique

Julio Carrapato

Présentation

Les raisons qui nous ont incités à traduire et à publier « Question d'éthique » (c'est une version écourtée que nous proposons ici) sont à trouver dans la misère de l'époque où nous vivons, l'étendue du pouvoir des morales transcendantes, qu'elles soient religieuses ou étatiques, se plaçant toutes au-dessus de l'individu.

La pensée anarchiste a depuis toujours montré sa préoccupation pour la question éthique. Dans ce texte, qui se veut, en partie, une défense et illustration de *la Morale anarchiste* de Kropotkine, l'auteur revient de façon pertinente sur le sujet, ramenant la morale sur terre, opposant l'éthique issue de la pratique sociale des individus à l'« ordre moral ». Sa qualité est dans la densité du propos, une capacité de synthèse qui permet au lecteur d'aller plus loin.

« Question d'éthique » a le défaut de ses qualités. Le style polémique et les digressions de l'auteur brouillent parfois la précision du propos. Quelques rapides généralisations ne manqueront pas de provoquer des réticences. Il en va ainsi des passages sur Nietzsche. Nous suivons Julio Carrapato lorsqu'il s'oppose aux tentatives modernes cherchant à faire de Nietzsche un penseur de l'anarchie. Mais il faudrait aussi rappeler que, de par le caractère contradictoire de sa pensée, le meilleur critique de

159

Réfractions n° 13

Nietzsche reste Nietzsche lui-même.

De même, s'il y a largement chez Nietzsche de quoi critiquer Nietzsche, il y a aussi chez Marx de quoi critiquer les « marxistes ». Le peu d'intérêt qu'on trouve chez Marx pour la question éthique signifie-t-il que celle-ci soit absente de sa démarche politique et de son œuvre? Dire que Marx s'est limité à parler de la question éthique en « diagonale », laissant ainsi la porte ouverte aux suites « marxistes », nous paraît insuffisant. Réduire sa pensée à celle des épigones marxistes, ériger les bolcheviques en seuls héritiers, c'est sans doute aller vite en besogne. Réduction qui revient à donner raison aux staliniens qui se sont naguère présentés comme les seuls dépositaires du socialisme marxiste.

Maximilien Rubel (*Introduction à l'éthique marxienne*, Paris, 1948) fut un des rares à se pencher sur la question de l'éthique chez Marx, pour montrer la conciliation difficile qu'il y eut, chez ce penseur révolutionnaire, entre une vision objectiviste de la fin du capitalisme et l'idée de l'auto-émancipation sociale, c'est-à-dire l'initiative historique des opprimés. On sait que le caractère contradictoire de ces deux propositions pourtant complémentaires fut source d'interprétations différentes, selon les « marxistes ». Placer le sujet prolétaire au centre du processus émancipateur signifie nier un certain déterminisme, donner à la conscience un contenu plus vaste, mais aussi plus imprécis, que le seul résultat de l'évolution historique. Faute de quoi le sujet historique apparaît comme un simple élément de l'histoire. Le capital devient sujet, le communisme un épiphénomène engendré par son mouvement.

Le principe de l'éthique est dans l'adéquation entre la fin et les moyens;

l'idéal (utopie) et les moyens concrets pour le réaliser. Ainsi, l'idée de l'auto-émancipation et auto-éducation se pose comme postulat éthique, l'engagement conscient impliquant une éthique, un respect de l'autre et de soi. D'où la nécessité de concilier la possibilité objective du socialisme et l'éthique. Ces préoccupations furent reprises dans les courants minoritaires du marxisme du début du xx<sup>e</sup> siècle. Chez Rosa Luxembourg (*Grève générale, parti et syndicats*),

« ... sa tentative de concilier les thèses apparemment opposées du déterminisme économique et de la spontanéité du mouvement prolétarien n'a trouvé qu'une faible résonance chez les idéologues du marxisme » (M. Rubel, *op. cit.*).

Reconnaissant « l'intime conciliation des moyens d'action et du but idéal », s'opposant à la séparation entre lutte économique et politique, elle se rapproche alors du syndicalisme révolutionnaire et de penseurs originaux, tels Georges Sorel. Les courants marxistes antibolcheviques venus après ont, à leur façon, remis au centre de leurs préoccupations ce principe de l'adéquation entre la fin et les moyens. Qu'ils soient restés minoritaires et à contre-courant du marxisme d'État, ne devrait pas être une raison pour l'oublier.

Il était certainement loin des intentions de l'auteur de parvenir jusqu'à souligner cette convergence, sur le plan du principe de l'éthique politique, entre des courants manifestement opposés. Si nous le faisons, c'est que nous avons trouvé dans le texte de Julio Carrapato les éléments pour pousser la réflexion. Preuve supplémentaire de l'intérêt de son travail.

Alfredo Fernandes  
Charles Reeve

# Question d'éthique

## Religion et morale transcendante

La religion, n'importe quelle religion, a toujours eu une vocation impérialiste. Ce dont il est ici question, c'est de montrer comment, des siècles durant, la religion a mis le grappin sur la morale en la présentant et en l'imposant comme sa propre création ; de souligner avec quelle arrogance elle a décrété, d'une voix angélique, la transcendence de l'éthique, en soutenant qu'elle repose sur des principes immuables et qu'elle nous a été donnée, une fois pour toutes, par Dieu le Père, sans oublier l'obligation sous-jacente de nous conformer à ses diktats éternels – sous peine de nous retrouver en enfer, après la mort, ou de finir grillés, vifs, dans les fours à bois de la Sainte Inquisition – puisqu'il est avéré que l'homme privé de foi n'est rien d'autre qu'un impudent sans morale aucune, pire encore que le politicien qui nous dupe ou le patron qui nous suce le sang et s'approprie notre peau pour en faire des tambours. Résultat de cette manœuvre tant impérieuse qu'intimidante : il s'est créé une masse de mutilés, de castrés, de résignés ennemis de la vie et de sa réhabilitation, en y incluant ses composantes sexuelles et sensorielles ; il s'est constitué une multitude de refoulés et d'homuncules livrés au ressentiment – ainsi que l'avait si bien constaté le contradictoire Nietzsche qui fut, en son temps, le critique implacable de la « morale des esclaves » pour devenir, ensuite, l'adulateur laïque et plébéien de la « morale des maîtres » – convoitant la possession du Paradis post mortem de manière exclusive, forme de vengeance manifeste envers les transgresseurs des dogmes éthico-métaphy-

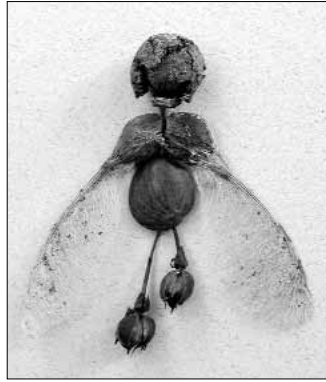
siques dont le crime inexpiable aura consisté à vouloir être quelque chose de plus que les simples « créatures » d'un Créateur plein d'arrogance ; enfin, soulignons à quel point toutes ces obligations fallacieuses, ces commandements, devoirs, contraintes et sanctions, ont donné lieu à toute une procession d'hypocrites, de traîtres à l'espèce humaine et de menteurs de haute volée ; ceux qui ployant sous le poids du « péché originel » pour avoir croqué une pauvre pomme, sont devenus les suiveurs acéphales d'un Christ qui « tendait l'autre joue » en promettant un « royaume qui n'est pas de ce monde », plutôt que de compter parmi les compagnons de Spartacus, l'esclave révolté qui a défié les légions romaines.

Arrivé là, je ne peux m'empêcher de citer, très à propos de tant de transcendance, Dostoïevski. Montré comme l'un des prototypes de l'« âme slave » et de ses élans, ainsi que d'un christianisme souffreteux et masochiste, il nous apprend par la bouche de l'un de ses personnages, probablement l'un des frères Karamazov, que, « si Dieu est mort, tout est permis ». Dans *Crime et Châtiment*, il se livre à une mise à nu de l'homicide brutal et gratuit d'une vieille femme, pour nous offrir ensuite, avec la confession, la prostration obscène et la volupté dans le repentir de l'auteur du crime. Ainsi que le remarquait Nietzsche, cette fois-ci en visant juste, il y a quelque chose d'abject dans cet excès de vertu, quelque chose de méprisable en une pareille contrition, une si grande absence d'orgueil et d'estime de soi. J'ajouterai qu'à mon avis, si Dieu existe, l'homme est irresponsable, quel que soit notre degré de condescen-

dance à lui attribuer un quelconque « libre arbitre » ; et s'il n'existe pas, comme l'imaginait Dostoïevski, n'est-il pas « vrai » que l'homme peut tout faire ? Dès lors, à quoi bon tant de mortification, puisque tout étant permis, plus rien ni personne ne possède une quelconque valeur !

### Kropotkine et l'éthique

Fort heureusement, le bateau de l'espérance n'est pas resté échoué dans ce marécage morbide. L'honneur et la joie d'avoir arraché la morale aux griffes de la religion, d'avoir ébauché de manière tant critique que consciente une éthique entendue comme « science de la morale », revient à Pierre Kropotkine – le « prince de l'anarchie » – ; il fit, de la sorte, porter à son point culminant cet effort multi-séculaire de libération qui a, jadis, trouvé son expression dans des penseurs tels que La Boétie, Spinoza, quelques athées du XVIII<sup>e</sup> siècle et, plus près de nous, Jean-Marie Guyau. Ce qui veut dire : ayant rejeté avec vigueur la morale transcendante « offerte » aux humains par le « Père Noël divin », il lui opposa la morale immanente de ceux qui se sont libérés de l'hallucination religieuse. En cela, il se montra conséquent avec l'idée qu'une morale humaine digne de ce nom ne pouvait aucunement être offerte aux malheureux qui peuplent cette « vallée de larmes », tel un cadeau empoisonné placé dans un soulier d'enfant, mais qu'elle devait être conquise, successivement, sur qui de droit. Ce qui signifie encore : considérant avec Guyau que « la Bible n'est rien d'autre qu'une simple collection de traditions babyloniennes et judaïques – traditions recueillies de la même manière que les chants de Homère, ou comme le sont encore les chants basques et les légendes mongoles » –, il en concluait que tout ce lest



mystique et mythique n'était guère en adéquation avec les temps présents, pas plus qu'avec les rapports que des hommes libres sont censés entretenir entre eux. Point de vue critique qui s'étend non seulement à l'« impératif catégorique » d'Emmanuel Kant, mais encore au fidéisme abrutissant de Blaise Pascal, ainsi qu'à la gamme très étendue des préjugés et superstitions péniblement préméditées par cette société frivole et autoritaire ; société bien causante, bienfaisante et bien-pensante. Par conséquent, au lieu de dégénérer dans un amoralisme de bon aloi, une fois qu'il a réfuté la morale religieuse et enterré les cadavres des dieux, il a essayé de leur opposer une morale enracinée dans la Terre, dans la vie quotidienne désaliénée, dans les nécessités pratiques, la satisfaction des désirs et jusqu'en certains actes inconscients qui l'empêchent de sombrer dans un conformisme asphyxiant. Enfin, c'est mon opinion, l'effort intellectuel de Kropotkine, ainsi que sa méthodologie qui s'inspire directement des sciences naturelles, ne peuvent que nous mener à la conclusion suivante : bien plus que cet animal politique dont nous parlait Aristote et la très réactionnaire école péripatéticienne, l'homme est intrinsèquement un animal moral, ceci en dépit des pressions démoralisatrices exercées par la Sainte Trinité que sont la religion,

*Julio Carrapato*

l'État et le capital.

## L'Entraide

Kropotkine, issu de la haute aristocratie russe, contrairement à Nietzsche, s'est décidé à jeter aux orties ses origines sociales et, à peine se fut-il évadé des prisons du tsar qu'il se consacra à l'élaboration d'un discours beaucoup plus cohérent, établi sur des bases solides. Discours dont l'éthique ne constitue qu'un moment et qui montre qu'elle ne nous a pas été donnée par un quelconque dieu : bien avant qu'elle ne devînt immanente à la condition humaine, elle se trouvait « en liberté » dans le monde animal. Insistons sur l'importance de ceci : bien avant que le premier *homo sapiens* ne voie le jour, il y avait déjà de l'éthique, aussi grossière, aussi rudimentaire qu'elle fût. Ce qui tend à démontrer combien l'amoralisme apparaît comme un mensonge doublé d'une aberration :

« La nature est le premier professeur d'éthique que rencontre l'être humain. »<sup>1</sup>

C'est donc commettre une erreur manifeste que de réduire l'état naturel à la seule « lutte » pour la vie, de considérer « que seuls les plus forts, les plus capables de s'adapter, arrivent à survivre » ; bref, de définir uniquement un tel état par la « sélection naturelle ». En fait, nulle espèce animale, ou même végétale, n'aurait pu tenir si, en tout et partout, il n'y avait que la guerre permanente de tous contre tous, un peu comme des sortes de « monades » subitement prises de folie.

C'est pourquoi, si on le transpose dans sa dimension strictement humaine, le « darwinisme social », que la classe bourgeoise et affairiste, avec ses particularismes mesquins et ses courtes vues, admire tant théoriquement, ouvre toutes grandes les portes aux plus bas instincts,

servant de terreau nourricier aux fascismes, aux racismes, mais également, de justification au statu quo ou à son exaspération, dont les conséquences seraient alors dévastatrices pour autant qu'on les applique jusqu'au bout. En somme, tout se passe comme si les sommets du transformisme de Lamarck ou de l'évolutionnisme de Darwin étaient consubstantiels à l'homme blanc, anglo-saxon, chrétien ultramontain, d'extrême droite, déclencheur de « guerres préventives », ayant des liens très étroits avec les lobbies du pétrole et de l'industrie de l'armement, à la manière de M. George W. Bush ! Il subsiste, cependant, un autre facteur que Darwin et ses suiveurs, ou déformateurs n'ont pas suffisamment pris en compte et que la biologie moderne est obligée de considérer : l'entraide, à laquelle Kropotkine a consacré tout un ouvrage, est non seulement évidente entre animaux de la même espèce, mais très fréquente aussi entre animaux d'espèces différentes mais, d'une certaine façon, « complémentaires ». À ce titre, l'observation des sociétés de fourmis, d'abeilles, d'herbivores, de carnivores sociaux ou, évidemment, des primates, anthropomorphes ou pas, est riche d'enseignements. Cela, parce que parmi tous ces animaux subsiste une morale rudimentaire, toute une vaste gamme de « bonnes habitudes » et, pas seulement l'expression de la force brutale. Dans cette perspective, le loup est beaucoup moins le loup du loup, pour paraphraser Hobbes, qu'on ne se l'imagine. Voici donc, bien résumées, autant d'idées et de principes faisant que l'écologie moderne a une plus grande dette envers Kropotkine qu'elle ne le pense.

1. Pierre Kropotkine, *la Morale anarchiste*. Pour les citations de ce texte, nous nous sommes reportés directement à l'excellente brochure éditée par le groupe Fresnes-Antony, de la Fédération anarchiste, dans la collection Volonté anarchiste.

C'est que bien avant que l'on admette, à la dérobee, que *small is beautiful*, l'acrate russe avait déjà écrit *Champs, Usines et Ateliers*, œuvre où il exposait la nécessité d'intégration du champ et de la ville, de la revitalisation de la vie locale, où il insistait sur l'interpénétration et la non-opposition du travail dit manuel avec celui prétendu intellectuel – tout cela plutôt que la prolifération de gigantesques métropoles, entourées par un océan d'abrutissement provincial, et cette stupide spécialisation dite macrocéphale laquelle, en réalité, mène à l'incapacité. Un autre exemple d'écologiste révolutionnaire et libertaire avant la lettre, doté d'une pensée éthique en adéquation, est celui du géographe Élisée Reclus, contemporain et compagnon de combat de Pierre Kropotkine, auteur de la monumentale *Nouvelle Géographie universelle* ainsi que de l'ouvrage non moins fameux *L'Homme et la Terre*; ouvrage où il nous donne une curieuse définition de la bête parlante dont, précisément, nous parlons :

« L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. »

### La nouvelle éthique

Dans son premier volume de *L'Éthique* (le deuxième est resté malheureusement inachevé), Kropotkine, après avoir passé en revue les « systèmes de morale » de divers philosophes, qui fondaient leur réflexion plutôt sur la spéculation pure que sur l'observation directe ou la nécessité de changer le monde, nous dresse un tableau embrassant de vastes périodes historiques. Celles-ci s'étendent de l'Antiquité classique jusqu'au Moyen Âge, puis de la Renaissance jusqu'à notre époque. Mettant, de la sorte, en relief l'apport de Spinoza, des Encyclopédistes, du siècle des Lumières ou des doctri-

naires anglais de la bourgeoisie triomphante, il possède encore suffisamment de vigueur critique pour aboutir à la conclusion de l'urgence d'une nouvelle éthique, anarchiste, « sans obligation ni sanction », ainsi que l'indiquait Jean-Marie Guyau. Conception sublime où la société, débarrassée de la surpuissance immorale de l'État comme du carcan des classes, aurait assez de force pour s'opposer aux actes anti-sociaux, lesquels, considérés dans leurs aspects les plus graves, sont, au demeurant, peu nombreux, résiduels et largement supplantés par l'*animus societatis*. L'assassin assoiffé de sang, tuant par plaisir, constitue une exception très rare, relevant plutôt du pathologique que d'autre chose. De plus, il est le produit d'une société déterminée et rendu encore pire par les institutions, par les lois en vigueur, par la teneur de certaines relations humaines – à un tel point qu'il est absolument étonnant qu'il y ait encore autant de gens décents. Voici un exemple extrême :

« Aujourd'hui, quand nous voyons un Jacques l'Éventreur égorger à la file dix femmes des plus pauvres, des plus misérables – et moralement supérieures aux trois quarts des riches bourgeoises – notre premier sentiment est celui de la haine. Si nous le rencontrions le jour où il a égorgé cette femme qui voulait se faire payer par lui les six sous de son taudis, nous lui aurions logé une balle dans le crâne, sans réfléchir que la balle eût été mieux à sa place dans le crâne du propriétaire du taudis. »

Cela d'autant que, les faits bien épluchés, les circonstances atténuantes semblent évidentes :

« Mais quand nous nous ressouvenons de toutes les infamies qui l'ont amené, lui, à ces meurtres; quand nous pensons à ces ténèbres dans lesquelles il rôde, hanté par des images puisées dans

des livres immondes ou par des pensées soufflées par des livres stupides – notre sentiment se dédouble. Et le jour où nous saurons Jacques entre les mains d'un juge qui, lui, a froidement massacré dix fois plus de vies humaines, d'hommes, de femmes et d'enfants, que tous les Jacques ; quand nous le saurons entre les mains de ces maniaques à froid ou de ces gens qui envoient un Borrás au bagne pour démontrer aux bourgeois qu'ils montent la garde autour d'eux –, alors toute notre haine contre Jacques l'Éventreur disparaîtra. Toutes les infamies d'un éventreur disparaissent devant cette série séculaire d'infamies commises au nom de la Loi. C'est elle que nous haïssons. »

### La morale bourgeoise

Et puisque la *dura lex sed lex* vient à propos, j'observe, au passage, que l'un des personnages du roman *le Voleur*, de Georges Darien, arrive à la conclusion textuelle que « le Code est la conscience moderne », ce à quoi son interlocuteur, un autre voleur, répond : « Anonyme et à risques limités... ». Ce dialogue sardonique et sibyllin, qui se réfère concrètement au Code pénal – cela, après qu'un troisième larron eut affirmé que la partie la plus importante de n'importe quel code se trouve dans la marge blanche destinée aux annotations, là où l'on ne saurait trouver aucun boniment légal – nous donne la pleine mesure de ce que sont la démoralisation ou l'amoralisme contemporains. Ceci si l'on considère que plus personne, en son for intérieur, ne croit plus ni à la « morale transcendante » ni à l'« impératif catégorique », pas même à la nécessité imposée par un quelconque « minimum éthique » voulant, par exemple, qu'un devoir soit accompli ou une dette payée. La bourgeoisie, aussi fourbe que tricheuse – en

dépît du puritanisme et du respect des codes moraux qu'elle aime tant afficher publiquement – ne se sent tenue par ses obligations que si celles-ci sont stipulées par une loi inexorable, sans que subsiste la moindre possibilité de la contourner. C'est qu'il s'agit, avant tout, de sauver les apparences en évitant que la loi soit ouvertement offensée et, si cela est tout à fait impossible pour le contrevenant aux col et gants blancs, comme Arsène Lupin, il reste, dans ce cas, la possibilité de trouver refuge dans l'une de ses nombreuses lacunes ; de même la bourgeoisie juge que c'est son « droit inaliénable » de tout faire, à moins que cela ne soit expressément prohibé. Toutefois, dans l'hypothèse même d'un contournement de la loi, les risques et les peines encourus par les possédants, par les détenteurs des charges publiques, sont limités. C'est, du moins, ce que nous confirment les scandales successifs du sang contaminé par le virus du sida, si « généreusement » distribué aux hémophiles, les empoisonneurs publics de l'industrie agroalimentaire et les diverses affaires de pédophilie<sup>2</sup> – sans qu'il soit nécessaire, ici, d'aborder de manière trop ostentatoire et encore moins exhaustive, les grands tripotages internationaux : les pétroliers pourris (on retiendra le dernier en date répondant au prestigieux nom de *Prestige*), l'« habitat social » de la Mairie de Paris, la contrebande de pétrole et de diamants africains (ceci pendant que les populations locales sont laissées à l'agonie), la faillite du géant nord-américain Enron, etc.

Inutile, donc, de s'appesantir, d'autant plus qu'un scandale en chasse un autre, au milieu de ce qui nous apparaît comme une chute vertigineuse de colos-

2. L'auteur fait allusion aux récentes affaires de pédophilie – « le scandale de A Casa Pia » – qui, au Portugal, ont récemment impliqué diverses personnalités de premier plan liées aux médias et à la politique.

sales tromperies. Tout se passe, désormais, comme si l'organe le plus sensible du capitalisme était, chaque fois moins, le cœur ou le foie et, un peu plus chaque jour, le portefeuille; à moins que, comme le remarquait Darien, la césure entre le patrimoine personnel de l'entrepreneur et le capital de l'entreprise, au sein des « sociétés anonymes » ou à « responsabilité limitée », soit venue donner un nouvel élan et une « nouvelle virginité » à tous les charlatans, non pas tolérés, mais encouragés par le système...

Kropotkine l'avait très bien perçu lorsque, en analysant la prétendue éthique laïque de la bourgeoisie la plus structurée de son temps, c'est-à-dire l'anglaise, il réfute la morale du « calcul intelligent » (essayons donc d'agir selon les principes de l'« éthique commerciale », afin que l'on agisse de même à mon égard!) ainsi que le discours utilitariste (Bentham, John Stuart Mill) sur le Bien et le Mal, stipulant que le « bon » ou le « mauvais » sera ce qui apparaîtra, respectivement, comme utile ou préjudiciable pour les individus. Pressentant que les auteurs en question pratiquaient la restriction mentale et qu'ils avaient, uniquement, en tête le « bien » et le « mal » personnels de quelques individualités profiteuses des bonnes occasions – « l'occasion fait le larron » –, il n'hésite pas à dire que, si l'on tient absolument à conserver le critère de l'utilité, ce qui est « bon » sera, alors, ce qui apparaîtra comme tel pour l'espèce et non pas uniquement pour l'individu, fût-il le dernier des quidams ou, plus probablement, le roi de Prusse. Et encore ceci. Jetant un regard en direction de l'insoupçonnable Adam Smith, le « père » de l'économie politique et des postulats, plus que discutables, de « *la richesse des nations* », Kropotkine considère ses

écrits économiques comme appartenant à la « phase sénile », tout en créditant ses élucubrations éthiques d'une « utilité » supérieure, parce qu'à la base de n'importe quel sentiment moral, il plaçait, tout simplement, le sentiment humain de sympathie.

Quoi qu'il en soit, lorsque la bourgeoisie la plus laïque et la plus « avancée » – qui après avoir dételé la « morale de la religion », pense, dans la foulée, à l'atteler au droit ou à la vulgaire « loi en vigueur » – proclame qu'une société sans normes juridiques est une société dans laquelle prévaut la « loi du plus fort » ou la « loi de la jungle », elle est tout simplement en train d'occulter que ce que les dites lois en vigueur consacrent, c'est précisément cela : la volonté et le « droit » du plus fort, à défaut de l'éthique la plus élémentaire. Ou bien, pense-t-on sérieusement que ce sont les plus faibles qui dictent la loi?

#### Du principe égalitaire et de son dépassement

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, Kropotkine, qui avait une conscience claire du déficit éthique de son temps (déficit qui domine tout autant le nôtre), ne réduisait pas les relations morales aux relations mercantiles d'une quelconque épicerie. Lorsqu'il insistait, avec à propos, à l'instar du commun des mortels, que tout ce qui peut nous apporter du plaisir et nous faire éviter la douleur est, également, moral, il combattait, une fois de plus, les transcendances et les flatulences religieuses en ouvrant la porte aux principes de l'égalité et de l'équité : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit », voilà ce qu'il faut distinguer du principe évangélique minimaliste : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit »; principe inerte, parfaite-



ment théorique, s'appuyant sur l'inaction et sur l'absence de recherche de plaisir, ce qui mène à l'inanition et à l'atrophie. Cependant, de même qu'il perçoit l'éthique – qui comme nous l'avons vu, a précédé l'apparition physique du premier homme et n'a rien d'anthropocentrique ou de surnaturel – comme une manifestation de vie exubérante et nullement sa négation ou une manière de se recueillir en un couvent, de même il pense que le principe égalitaire est encore insuffisant au maintien d'une société libertaire. En somme, il nous faut toujours donner plus que ce qu'on peut espérer recevoir. C'est en cela que consiste la vraie vie, vie pleine et bien vécue... vie débordante de vie, à la manière du potlatch de certaines sociétés amérindiennes de la côte du Pacifique; vie, enfin, à l'opposé de cette misérable comptabilité à laquelle nous nous sommes habitués. Et puisque nous en sommes au chapitre des habitudes, il nous faut prendre la mesure autant de celles qui sont inconscientes que des conscientes. Ceci afin d'élever le niveau moral de n'importe quelle société et pour que les bonnes habitudes puissent s'acquérir; celles qui peuvent nous éviter de connaître la fin de l'Empire romain, avec ses bizarreries impériales, ou de l'Ancien Régime nobiliaire, avec ses privilèges et ses insupportables caprices. Est-ce cela de l'égoïsme? Est-ce de l'altruisme? Kropotkine se moque de l'opposition par trop simpliste entre ces deux termes. Pour lui, comme à sa manière pour Max Stirner, altruisme et égoïsme ne sont, aucunement, des catégories opposables et, en dernière analyse, l'altruisme n'est qu'une forme lucide de l'égoïsme.

« Lutter, affronter le danger; se jeter à l'eau pour sauver, non seulement un homme, mais un simple chat; se nourrir de pain sec pour mettre fin aux iniquités qui vous révoltent; se sentir à l'unisson

avec ceux qui méritent d'être aimés, se sentir aimés par eux – tout cela, au regard d'un philosophe infirme est, peut-être, un sacrifice. Mais pour l'être humain plein d'énergie, de force, de vigueur, de jeunesse, ce n'est que le plaisir de se sentir vivre. Est-ce de l'égoïsme? Est-ce de l'altruisme? »

De même, lorsque Bakounine constatait qu'il ne pouvait pas être libre dans un monde dominé par l'esclavage, parce que l'esclavage des autres était la négation de sa liberté, tandis que la liberté d'autrui était la condition *sine qua non* de la sienne, il avait en vue une conception de la liberté qui, loin d'être limitée par la liberté d'autrui, y trouvait, au contraire, le point d'appui nécessaire pour s'étendre à l'infini – Bakounine était-il égoïste ou altruiste? Une seule chose demeure certaine: il s'agit, incontestablement, d'un égoïsme qui se trouve aux antipodes de celui d'un banquier ou d'un chevalier d'industrie!

### Max Weber et les deux éthiques

Je ne voudrais pas conclure sans avoir, auparavant, passé par le crible de la critique la célèbre dichotomie morale que Max Weber a fixée, avec tant de succès, je crois en 1918, au cours de la conférence ayant donné lieu au fameux discours intitulé: « Le savant et le politique ». Cette conférence, qui s'est déroulée pendant ce chaud hiver révolutionnaire, n'était pas exempte de haine et d'arrogance académiques à l'encontre des socialistes allemands, aussi nous sommes en droit de soupçonner qu'une telle dichotomie se trouvait chargée de certaines intentions, même si elle avait la prétention d'aspirer à la « neutralité scientifique ». Je me réfère, bien évidemment, à la séparation de « l'éthique de

conviction » d'avec « l'éthique de responsabilité » qu'on nous a tant serinée. Bien que plus atténuées, de pareilles séparations et hiérarchisations ressemblent, à s'y méprendre, à celles introduites par Nietzsche lorsqu'il nous parle de « morale des esclaves » et de « morale des maîtres ». De toute évidence, Weber prend ses précautions oratoires. Reconnaissons-le, il ne possède ni le style tempétueux ni la sincérité « dionysiaque » de Nietzsche. Et c'est presque en s'excusant qu'il déclare :

« Cela ne signifie pas que l'éthique de conviction soit identique au manque de responsabilité ou, inversement, l'éthique de responsabilité au manque de conviction. »

Mais, franchement, ce qu'il nie c'est précisément cela même qu'il veut dire : ainsi, d'un côté, au sommet de la pyramide, ou cheminant au-delà, on rencontre les responsables de l'« irresponsabilité » des autres, les mandataires abusifs et démocratiques, ceux qui en réalité commandent beaucoup plus que les « mandants » du bas peuple, ceux qui se doivent de prendre les décisions sans pouvoir s'adonner au « luxe » d'avoir des « convictions » ; de l'autre côté, accrochés

à leur rochers comme des berniques, on trouve les imbéciles, les simples d'esprit, les exécutants qui se chargent du fardeau des « convictions », parce qu'ils sont irresponsables et, de ce fait, ne peuvent prendre de décisions. Comme je suis anarchiste et que, pour cela, j'aspire à une société d'hommes (et de femmes) libres, égaux, responsables, c'est-à-dire, de femmes (et d'hommes) libres et également responsables, ennemis de l'autorité, fidèles au principes de l'examen critique et à leurs propres convictions, je ne peux m'empêcher de rejeter d'une même chiquenaude ces impostures avec lesquelles Nietzsche, Weber et tutti quanti, chacun y allant de son idiosyncrasie superflue ou ostentatoire, veulent nous combler. Et je prétends que, quelle que soit la valeur intellectuelle putative de l'imposteur, elle ne vaut rien comparée aux « exigences » d'une éthique effectivement acrate. Une éthique, certes, digne de cette « noble » adjectivation, comme le disent les snobs et les pédants, ceux qui n'ont pas encore compris que, avec tout le « sang bleu » du monde, il n'y a pas même de quoi remplir un encrier.

Alors, mec, tu saisis, ou pas encore ?

Julio Carrapato

*Texte traduit du portugais par Alfredo Fernandes*

Julio Carrapato a connu l'exil, en France et au Brésil, durant les dernières années du fascisme portugais et les guerres coloniales. Dès son retour au Portugal, au moment de la révolution des Œillets, il y poursuit son engagement au sein du mouvement anarchiste. Il est l'auteur de divers textes d'analyse et d'intervention, parmi lesquels : *Réponse d'un anarchiste aux derniers mohicans du marxisme et du léninisme* et *les Grandes Découvertes portugaises et espagnoles ou l'autre version d'une histoire mal racontée*. Traducteur, on lui doit, par ailleurs, la version portugaise du *Voleur*, de Georges Darien. En 1978, il fonde le journal *O Meridional* ainsi que la librairie et les éditions Sotavento, apartado 5, 8001-901 Faro, Portugal.